



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de DURANTON (Henri), « Présentation », *Troisième Voyage du sieur Paul Lucas dans le Levant. Mai 1714 - novembre 1717*, LUCAS (Paul), p. 7-10

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-13684-2.p.0007](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-13684-2.p.0007)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2004. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Présentation

Pour parler de ce troisième et dernier voyage de Paul Lucas dans le Levant, point n'est besoin de reprendre ce qui a déjà été dit à propos des périple antérieurs, tant le fond, pour l'essentiel, ne change guère. Notre voyageur est toujours aussi peu explicite sur ses motivations, ne disant jamais pourquoi il part dans telle direction plutôt que dans telle autre. On est toujours aussi frappé de son manque de précision concernant les indications temporelles, l'absence quasi constante de repères chronologiques précis. Ce n'est qu'incidemment qu'on apprendra par exemple que son ultime expédition dans la Haute-Égypte a duré trois mois. On ne saura pas non plus quelle mission officielle lui a été confiée, ni quelle raison pousse ses commanditaires à lui intimer l'ordre de retourner au plus vite en France après quatre ans d'absence.

Parti de Paris en mai 1714, il ne revient qu'à la fin de 1717. Plus sensible à l'espace qu'au temps, à sa manière coutumière, il détaille ses pérégrinations au jour le jour, avec mention minutieuse du moindre village traversé, preuve, comme il a déjà été remarqué pour les récits précédents que, même si un autre tient la plume, c'est bien un carnet de route précis de Paul Lucas qui fournit le canevas.

Qu'a-t-il fait et vu pendant ce long espace de temps ? Il s'en explique en détaillant le plan de son livre :

J'ai divisé ma relation en six livres. Le premier renferme ce qui regarde l'Europe, c'est-à-dire, mon voyage à Constantinople, dans la Macédoine et dans une partie de la Grèce. On trouvera dans le second la description de l'Asie Mineure, depuis Apamée jusqu'à Smyrne, et de là jusqu'à Alep. La Syrie, la Palestine et une partie de l'Arabie font la matière du troisième. J'ai renfermé dans le quatrième et cinquième tout ce qui regarde l'Égypte, depuis Alexandrie et Rosette, jusqu'au-dessus d'Hermant. Le sixième contient une description particulière de ce Royaume ; un parallèle des anciennes coutumes, avec celles qui s'y pratiquent aujourd'hui ; et un abrégé de l'histoire de son commerce, depuis le temps des Pharaons jusqu'à présent. J'ai répandu en plusieurs endroits quelques morceaux d'histoire qui m'ont paru intéressants ; tels sont, par exemple, ce qui regarde le séjour du roi de Suède à Bender ; l'histoire de deux Princes Druses ; celle des Maronites du Mont Liban ; deux relations, dont l'une fait le détail d'une sédition arrivée au Caire, et l'autre parle de quelques missionnaires qui ont souffert le martyre en Éthiopie ; deux lettres qui servent à éclaircir les antiquités d'Égypte, et à confirmer une partie des

choses contenues dans le dernier livre; et un catalogue des principales curiosités que j'ai rapportées de mon troisième voyage. (p.20)

Le lecteur des épisodes précédents peut ainsi éprouver une sensation de déjà vu. En compagnie de Paul Lucas, il avait sauté d'île en île en Méditerranée, visité. Constantinople, l'Asie Mineure, la Palestine. L'Égypte aussi, principale destination du dernier voyage, ne lui est pas inconnue, même si cette fois la description est plus systématique, avec exploration du Delta et remontée fort avant dans la Haute-Égypte.

Le narrateur lui-même en est conscient et devance l'objection. Pour prévenir une éventuelle saturation du lecteur, il promet un changement de perspective. Les mêmes paysages seront décrits, mais sous un angle différent. Moins de pittoresque sans doute, mais plus d'utilité.

Le public, fatigué sans doute d'avoir lu pendant quelque temps la relation d'une route qui ne lui a rien fourni d'intéressant, s'attend bien que je lui fasse ici des descriptions d'Alexandrie, du Caire et des autres lieux où je suis à présent, espérant se dédommager par là de la sécheresse d'un Journal que je n'ai fait que pour les voyageurs et les géographes, et je puis assurer que je le satisferai sur cet article. (p.125)

Ce nouvel état d'esprit, né d'un souci de diversité, se trouve particulièrement bien consonner avec les capacités du nouveau collaborateur, l'abbé Banier, qui s'est vu à son tour confier la tâche de mettre en forme les notes et remarques du voyageur. Il est de la même trempe que Baudelot de Dairval ou Fourmont, ses prédécesseurs. Comme eux, il est membre de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et comme eux fort savant en antiquités, connaissant sur le bout des doigts ses classiques grecs et latins. Mais plus qu'eux il entend bien en faire profiter le récit, enrichir de références le carnet de route de Paul Lucas qui lui a visiblement paru trop sec ou incomplet.

Car, sans avoir jamais abandonné son écritoire, il prétend connaître aussi bien, sinon mieux que lui, les lieux visités; il les a déjà vus dans Strabon ou Xénophon, ou chez les modernes, dans Spon ou l'obscur Père Sicard qui avait exploré la Haute-Égypte avant Lucas. Passablement pédant, il ne laisse jamais oublier l'étendue de ses lectures. Antiquaire de cabinet, amateur d'antiquités, il discute Spon ou Thévenot, comme s'il était avec eux sur le terrain. En témoignerait éloquemment la longue analyse du Labyrinthe, confrontation minutieuse du témoignage vécu avec tous les ouvrages qui en ont parlé auparavant, ouvrages qu'à l'évidence Paul Lucas n'a pas pratiqués. Du récit de voyage on passe à la dissertation, telle que l'abbé Banier aurait pu la lire dans une séance de l'academie des Inscriptions.

Cette confrontation entre le voyageur et l'érudit crée parfois une impression de juxtaposition un peu hétéroclite, entre le récit au quotidien, assez myope, qui ne va pas au-delà de ce que le voyageur constate, et les savantes conjectures, bardées de références, du savant de profession.

Plus souvent il y a complémentarité, création d'un ton original, synthèse

heureuse des deux perspectives. Chacun vit l'événement à sa mesure et selon ses critères. Paul Lucas a certainement fait autre chose que traquer les ruines antiques, il a dû par exemple sacrifier plus souvent qu'il ne le dit à un trafic de pierres précieuses qui est le premier métier de ce « joaillier ». Mais la plume de l'abbé Banier ne retient que ce que l'érudit considère comme intéressant et digne d'être rapporté. Il transforme un simple récit de voyage en mission scientifique. Grâce à lui, le lecteur a l'impression d'assister, avant la lettre et sans trop d'anachronisme, à une expédition de découverte archéologique.

Au total, on finit par ne pas trop savoir à qui affecter telle réflexion, tel sentiment. A Paul Lucas, sans doute, pour prendre un exemple, la rage, à tout le moins la tristesse, de ne pouvoir s'arrêter pour mieux voir telle ruine prometteuse, car il faut suivre la caravane. A l'inverse, ce n'est guère s'aventurer que d'attribuer à l'abbé la manie de toujours vouloir retrouver l'ancien sous le moderne, au gré d'une étymologie hasardeuse des noms de lieux

Mais à qui accorder ce sentiment, étonnamment en avance sur son temps, de mélancolie devant le temps qui passe, cette « sombre rêverie » née du spectacle des ruines ?

Jeus le plaisir de considérer d'un coup d'œil tous ces restes superbes de la magnificence des Anciens : des monceaux de marbre, des colonnes répandues et à demi brisées, avec leurs bases et leurs chapiteaux, des murailles à moitié ruinées et qui semblent encore, après tant de siècles, braver le temps qui les consume. Je vous avoue que j'étais dans une triste admiration de voir qu'une ville si belle et qui paraissait avoir plus de deux lieues de longueur, n'était à présent qu'un triste amas de pierres et de marbre ; et je pensais au temps où ce lieu si désert, et qui ne sert à présent de retraite qu'aux serpents et aux bêtes féroces, devait avoir été si peuplé et rempli d'habitants, dont la volupté et la mollesse paraissent encore assez par la beauté de leurs bâtiments et les ornements qui les accompagnent. Je me demandais à moi-même ce qu'étaient devenus des hommes, peut-être distingués par leur mérite et leurs talents, peut-être de grands rois et de grands capitaines, dont les noms ne sont pas même venus jusqu'à nous ; nous ne savons pas même celui de leur ville. Le public me pardonnera, s'il lui plaît, ces réflexions ; il lui paraîtra assez à propos de les avoir faites dans cette occasion, et peut-être assez naturel de lui en avoir fait part. (p.85)

Quoi qu'il en soit, cette rencontre de deux tempéraments, de deux styles de vie si opposés, donne sa tonalité au récit. La narration fait naître une étrange impression. A lire Paul Lucas revu par l'abbé Banier, on jurerait que toutes les régions visitées ne sont qu'un vaste champ de décombres antiques : villes désertes, colonnes brisées, temples en déshérence, inscriptions dans les champs, le mort y saisit le vif. Malgré les saccages, toujours imputés à un Turc inculte et iconoclaste, la belle antiquité est toujours là, faisant par ses ruines mêmes sentir son écrasante supériorité sur une époque moderne dégénérée.

Pourtant, comme par compensation, malgré cette obsession de l'antique, l'empire ottoman n'est pas oublié. Mais il sera, lui aussi, mis en perspective. De là les synthèses et mises au point qui interrompent parfois le récit, qui le concluent même avec le livre VI, tableau général de l'Égypte en ce début du XVIII^e siècle.

A qui, une fois encore l'attribuer ? Probablement à l'abbé, ne serait-ce que pour les emprunts discrets à des compilations antérieures. Mais on voudrait reconnaître à Paul Lucas la priorité du regard. Sa très longue familiarité avec le monde ottoman l'a presque complètement guéri des préjugés de ses contemporains. Il fait preuve devant coutumes, croyances, discours d'une curiosité qu'on qualifierait volontiers d'ethnologique. Ainsi de son écoute, sceptique sans doute, voire goguenarde, mais malgré tout intéressée des légendes qu'on lui raconte et qu'il recueille si volontiers.

Tout ce discours n'est sans doute qu'une fable ; mais un voyageur ne doit-il pas rendre compte des traditions de chaque pays, quelque ridicules qu'elles soient ? Les savants y découvriront peut-être les fondements de quelque vérité intéressante. Après tout, le recueil des opinions des hommes, qu'on ne peut trouver que dans les Relations, formerait une histoire qui, pour être remplie d'extravagances, n'en serait pas moins curieuse. (p.202)

Certes, c'est bien l'abbé Banier qui rédige la remarquable préface de ce troisième voyage, déclaration d'intention d'un anthropologue avant la lettre. Mais il n'aurait pu la faire sans le modeste travail de son collaborateur qui, lui, est allé sur le terrain et a tenu registre de ce qu'il voyait.

Au total, cette collaboration, dont les termes nous resteront toujours inconnus, se révèle heureuse : ni simple récit, ni laborieuse compilation ressassant des textes déjà mille fois interrogés, ce dernier voyage de Paul Lucas sait proposer une mise en perspective qui dépasse l'anecdotique du voyage.